

Le narrateur est assis sur une chaise, les pieds posés sur la barre supérieure, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, un peu voûté donc, dans l'angle de ce qui apparaît être un grenier un peu sombre mais éclairé tout de même par une drôle de fente qui n'est pas une lucarne mais une sorte d'ouverture étroite, pareille à un cartouche ou à une meurtrière horizontale plutôt que verticale, par laquelle, Dieu soit loué, il peut considérer le paysage s'il en a envie. Et le paysage est ravissant. Il est tout à fait du genre de celui que pouvait voir Hölderlin de son grenier à lui chez le meunier : une vue champêtre, paisible, à la fois solennelle et exacte, faite d'arbres élégants, de petits troupeaux, de lignes vallonnées, de belle lumière et de quelques toits. Bravo au paysage. Le narrateur semble ruminer, réfléchir en tout cas, en dépit de sa posture un peu accablée, mais après tout, peut-être n'est-il pas si accablé, peut-être s'est-il simplement retiré dans son grenier pour avoir la paix, parce qu'il s'y sent bien – l'odeur du bois est agréable –, parce qu'il aime bien regarder par cette petite ouverture ?

Il est vrai que c'est plus joli qu'au cinéma. Même moi qui suis à l'autre bout du grenier – assez vaste –, regardant tour à tour le narrateur assis de profil et cette ouverture lumineuse comme une espérance, je me sens heureuse et tranquille dans cette situation.

Normalement, on ne peut pas s'approcher aussi près d'un narrateur. Ce n'est pas que c'est interdit ou tabou ; c'est plutôt que cela ne se fait pas. C'est presque inconvenant. Mais nous en sommes arrivés à une telle situation, lui et moi, que l'inconvenance n'est plus un obstacle valable. Il ne tourne pas les yeux vers moi même s'il sait parfaitement que je suis là. De mon côté, je me sens avec lui comme on peut se sentir avec un être imaginaire ou un fantôme, ou une présence sauvage qui pourrait aussi bien bondir et vous assassiner, mais curieusement, alors que je suis assez peureuse d'ordinaire, je n'ai absolument pas peur de lui. Enfin nous y voilà ! lui dis-je en chuchotant. Cela fait tant de temps que je souhaitais te retrouver. Je n'arrivais pas à mettre la main sur toi. Où que je me tourne, tu n'étais pas. Tu semblais avoir déserté. Et te voilà à ton poste, dans ce grenier, regardant par cette fente lumineuse ce qui peut bien se passer dans le paysage.

Il porte ce costume gris un peu défraîchi et démodé que je lui ai toujours connu. C'est un narrateur assez élégant, au fond. S'il avait porté des baskets et un tee-shirt je me serais sentie mal à l'aise car il aurait ressemblé à une personne réelle. Son genre de costume me fait penser qu'il vient forcément du passé, d'un passé pas si lointain d'ailleurs, début vingtième siècle, je dirais. Après guerre ?

Avant guerre ? Hors la guerre. Il n'a pas connu la guerre. Je crois même qu'il ne sait pas ce que c'est. C'est peut-être parce qu'il a toujours vécu au fin fond de la campagne. Il me donne l'impression – pas uniquement maintenant, c'est toujours ainsi que je l'ai vu – de n'avoir contemplé que des toits, des arbres, des silhouettes. On a l'impression aussi qu'il n'a pas été engendré. Supposer une mère ou un père, ou une mère et un père au narrateur, c'est difficile. Ou alors dans son enfance, lorsqu'il était petit et promis à son destin de narrateur comme des enfants tibétains sont promis au rôle de Rinpoché. En tout cas il est seul, isolé dans le monde mais sans en souffrir du tout ; c'est son statut. Je ne me suis jamais vraiment posé la question de sa virginité. A-t-il connu ou connaît-il parfois le contact charnel avec un ou une autre ? Il se peut que le narrateur ait un double, un triple fond. Déjà, son existence et sa présence sont bien mystérieuses, mais comme avec le cosmos, les planètes et les univers, on peut imaginer qu'au-delà de ce que l'on voit et perçoit, il y a une vie enténébrée du narrateur à des millions d'années-lumière. On pourrait d'ailleurs dire cela d'à peu près tout le monde, non ?

Moi-même, je dois être un drôle de corps pour me sentir si bien avec lui, en sa présence. Attention : je peux me sentir bien avec d'autres êtres, vivants, gentils et doux. Et d'ailleurs je ne pourrais pas me contenter de ma relation avec le narrateur. Si je n'avais que celle-là, me manqueraient mille autres choses : il faut bien que je vive. Car avec lui, on ne vit pas, on est ailleurs, on est dans un temps suspendu, éternel, comme si tout s'était arrêté.

J'ai un attrait que je pourrais qualifier d'érotique pour ce temps suspendu, arrêté, car c'est celui de la plus grande félicité de mon âme, de mon esprit, et presque de mon corps. Je me rappelle un ami qui me disait fort justement qu'au fond, dans l'existence, on fait mille choses, mais que la seule chose qu'on attend, c'est de faire l'amour, et que tout le reste est en quelque sorte du remplissage dans l'attente de ce moment. De mon côté, je pourrais dire cela de ma rencontre avec le narrateur. Tout le reste est du remplissage, parfois bien agréable, mais dans l'attente de cette rencontre muette dans le grenier ou ailleurs – parfois c'est ailleurs. Enfin, pas si muette cette rencontre, même si l'on ne parle pas, car alors passent des courants d'une force et d'une fluidité peu communes entre lui et moi. Je pourrais même dire que c'est là la vraie conversation.

Nous allons donc demeurer ensemble quelque temps, lui et moi. Je jette un œil dans le grenier où à vrai dire il n'y a pas grand-chose. J'ai connu un grenier de ce genre dans mon enfance, dans la maison de vacances de mes grands-parents maternels à Thézan-lès-Béziers. C'était une drôle de maison qu'on n'ouvrait qu'en juillet et qui restait fermée tout le restant de l'année, aussi, quand nous y arrivions, le premier soin de mon père était-il de s'armer d'un balai et de se rendre sur la terrasse que surmontait l'énorme tête d'un tilleul planté plus bas, pour en repousser et chasser l'amas de feuilles qui s'y étaient accumulées depuis un an, parmi lesquelles circulaient peut-être des scorpions. La pièce à vivre, les chambres et la terrasse